

Claude Mahieu

LES TEMPS D'APRÈS



Roman

Claude Mahieu

Les Temps d'Après

© Claude Mahieu, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5025-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I – LE VOLCAN

1 – La fuite

Ben passa en courant et sans se retourner devant le Lagon Bleu, le bistrot de Martha. L'un des endroits de l'île où il possédait le plus de repères. En dépit de son enseigne peinte avec élégance en lettres bleues sur la devanture, il n'était pas des plus avenants. Sa clientèle se composait, pour l'essentiel, des naufragés de la vie du secteur. La patronne, un peu revêche, passait le plus clair de son temps derrière la caisse. Son embonpoint ne lui permettant pas d'évoluer avec aisance dans la salle, elle en confiait souvent la tâche à Judith, une copine de Ben. En revanche, elle savait toujours ce qui était dû sur chaque table. Comme elle pouvait quantifier avec précision le montant de ses pourboires en fin de journée. En dehors de lui, de son frère et de quelques autres pour lesquels elle savait faire preuve d'une indulgence particulière, elle n'accordait jamais de crédit. La légende prétendait qu'elle était imposante à cause de tout l'argent qu'elle cachait sous son éternelle blouse à fleurs. Bien entendu, personne n'était jamais allé le vérifier.

Trois rues plus loin, il ne détourna pas non plus son regard vers la boutique de Chang dont le rideau était baissé. En temps normal, il serait allé lui demander si son père était passé pour régler son ardoise. Et le vieil homme, qui savait qu'il était orphelin, aurait grommelé sa litanie de jurons habituels dans sa langue natale. Son commerce concentrait sur une surface exiguë les besoins de première nécessité des habitants du quartier. Du sol au plafond, s'entassaient des boîtes, des cartons, des bouteilles et des bocalaux aux couvercles poussiéreux. Des bouquets de balais, des séries de casseroles et autres grappes d'ustensiles pendaient au plafond parmi les toiles d'araignées. Enfoui sous des sacs de riz, de pâtes et d'épices, un vieux réfrigérateur bourré de boissons ronronnait dans son coin. Et lorsque le temps le permettait, il dressait un étalage sur le trottoir. Il y vendait toutes sortes de denrées que Samy, le frère aîné de Ben, lui troquait parfois, sans jamais lui en préciser la provenance. C'était leur accord secret, leur business, comme ils se le disaient en se topant la main. Cela représentait un moyen de survivre pour lui et l'opportunité de gagner un peu plus d'argent pour Chang. Le bonheur de l'un adoucissait le malheur de l'autre.

L'air devint si chaud qu'il dut ralentir sa course au risque de voir ses poumons

éclater. La sueur qui dégoulinait de son front lui brûlait les yeux. Sa bouche devint aussi sèche que s'il avait mangé de la farine. La douleur très vite ressentie sous la plante de ses pieds se propagea ensuite dans ses chevilles, ses mollets, son genou gauche, puis le droit, jusqu'à lui mordre les cuisses. Entre chaque foulée, il percevait le battement de son cœur prêt à se rompre. Il se mit à le supplier de tenir bon pour lui permettre de se rendre jusqu'à ce drapeau qu'il ne quittait pas des yeux dans le lointain. Il lui fallait courir, ne plus s'occuper de rien ni de personne et se faufiler dans la multitude de plus en plus dense aux abords du centre-ville. Rien d'autre ne devait compter, il verrait plus tard. Car, il en était convaincu, il y aurait un après et même, avec un peu de chance, un avenir.

S'il avait tourné la tête vers le Bal-Populaire en traversant la rue, il y aurait aperçu le tourniquet qui ne laissait plus passer que des fantômes. La guirlande multicolore qui courait le long de la façade clignotait encore et se balançait au gré du vent. Les claquements de portes dans les courants d'air et le grincement lugubre de l'enseigne lumineuse qui pivotait sur son axe relayaient la musique qui s'était tue au petit matin. Des verres et des bouteilles traînaient encore sur les tables. Plusieurs chaises renversées dans la précipitation gisaient çà et là. Comme il était possible d'y jouer et, le plus souvent, d'y perdre sa fortune dans les boîtes à sous, tout le monde appelait cet endroit le casino. Mais il ne s'y rendait jamais pour cela car il n'avait surtout pas d'argent à gaspiller et encore moins de chance à rêver. Avec ses copains, ils n'y venaient que pour les filles, celles qui ne se faisaient pas payer. Pour un soda ou deux, elles mettaient cap au large pendant quelques instants avec ces jeunes et beaux garçons venus des Quartiers-Hauts. Parfois, certaines femmes distinguées de la ville délaissaient leurs salons feutrés pour se compromettre parmi cette faune qui leur procurait des frissons inconnus dans leur milieu. Passer du baisemain aux claques sur les fesses les faisait glousser de plaisir en dépit de leurs airs offusqués. Elles aussi espéraient trouver l'aventure dans les yeux d'un beau marin qu'elles étaient certaines de ne jamais revoir. Mais, quelques mois plus tôt, l'une d'elles y avait fait naufrage. Un scandale qui fut vite étouffé. Ben et sa communauté, habitués des lieux et étrangers à l'affaire, durent faire profil bas pendant quelque temps. Ils savaient qu'ils représentaient, entre autres, des coupables tout indiqués. À cause de cette histoire, il perdit Jessica de vue, sa serveuse préférée et aussi paumée que lui. Personne ne fut en mesure de lui dire ensuite ce qu'elle était devenue. Et il n'était toujours pas parvenu à oublier son sourire mélancolique et

la tendresse de ses baisers.

Il fut contraint de changer d'allure en pénétrant dans les faubourgs de la ville. La foule se ruait sur les trottoirs et les chaussées. Il peina à s'y frayer un chemin entre des voitures surchargées et des camionnettes pleines de sacs, de valises et toutes sortes de meubles les pieds en l'air, dérisoires. Un peu plus loin, il se projeta sous une porte cochère pour éviter de justesse le pare-chocs menaçant d'un camion militaire qui forçait le passage en klaxonnant. Il put apercevoir, l'espace de quelques secondes, des hommes qui pillaient les vitrines qu'ils venaient de faire voler en éclats. Il crut même reconnaître la voix d'un copain de son quartier. Mais, il l'ignora et continua sa course pour ne pas se disperser. Parvenu dans le centre-ville, il s'engagea dans l'avenue principale avec son terre-plein paysagé qui séparait les deux voies de circulation. Ces jardins fleuris et plantés d'arbres aux essences rares étaient tout autant respectés que d'habitude. L'interdiction d'y marcher sur la pelouse était si ancrée dans les esprits que tous les gens s'agglutinaient de chaque côté. Pour sa part, il passa outre un règlement devenu absurde au vu de la situation. Il s'élança sur l'herbe fraîchement coupée, en reprenant de la vitesse. Au point qu'il retrouva vite la douleur dans ses jambes et son cœur se remit à tambouriner dans sa poitrine. Puis sa respiration devint encore plus laborieuse quand l'air torride se mit à charrier une fumée âcre qui semblait le poursuivre. Les rayons du soleil qui filtraient encore à travers les feuillages devinrent plus lumineux, plus acérés. Ils atteignirent son visage comme des lames sorties de la braise. Malgré tout, son corps s'habitua à la souffrance et il eut le sentiment de flotter dans un état second. Les bruits autour de lui s'assourdirent. Les images se dédoublèrent et les couleurs se mélangèrent dans les larmes qui ne cessaient de couler sur ses joues. Même son cœur lui donna la sensation de s'engourdir. Mais il était reparti pour ne plus jamais s'arrêter. Il devait courir, au moins le temps d'aller jusqu'à ce drapeau malmené par le vent qui forcissait.

Il retrouva le bitume et la cohue en sautant par-dessus la barrière au fond du jardin. Il contourna ensuite la fontaine qui trônait au milieu de l'esplanade où se dressait le Centre des Finances de l'île. Il passa devant sans même le voir. C'était un édifice présomptueux qui se voulait aussi imposant que la cathédrale de la ville. Une tour immense en son centre semblait vouloir rivaliser avec la flèche gothique de sa pieuse voisine. De hautes grilles noires aux dorures pompeuses et plusieurs postes de garde d'un goût tout aussi douteux le protégeaient. Malgré sa taille, sa forme et ce qu'avait dû coûter sa construction, le bâtiment était plutôt

laid, voire grotesque. Ben faisait partie de ceux, fort nombreux, qui n'y étaient jamais entrés. D'autres, en revanche, en avaient fait leur nouveau temple où ils vénéraient de nouvelles idoles, des chimères. D'ailleurs, la cathédrale avait vu peu à peu beaucoup de ses fidèles lui préférer ce bien étrange lieu de culte. Ce jour-là, ses volets étaient fermés et son service de sécurité paraissait bien désarmé.

Le vent du large qui s'engouffrait dans les rues perpendiculaires au port lui procura un air plus respirable. Et il évalua l'ampleur du désastre quand il recouvrit l'usage de ses yeux. Une cohorte éperdue s'activait autour de lui avec plus ou moins de bagages. Des femmes, des enfants et des hommes de toutes conditions déferlaient en direction du port, vers un ailleurs dont ils ignoraient tout. Au cœur de la débâcle, beaucoup gémissaient, sanglotaient. Quelques-uns hurlaient leur détresse. Les plus déterminés fondaient tête baissée, droit devant eux, sans s'occuper du reste. Au-dessus de leurs têtes, une noria d'avions et d'hélicoptères allait et venait dans le vacarme de leurs réacteurs et les relents immondes de kérosène mêlés au soufre. Les sirènes qui hurlaient de toutes parts s'ajoutèrent au tocsin pathétique qui sonnait dans les clochers de la ville. Pas en reste, les minarets débitaient les appels enregistrés des muezzins. Et persistait toujours ce grondement qui avait mobilisé la population au lever du jour. Une rumeur sourde qui s'amplifiait au fil des minutes. Dans la cohue, il n'était plus possible de s'entendre, d'espérer et d'attendre quoi que ce soit de salutaire. Il y avait urgence à déguerpir, sans même savoir vers quelle destination et pour combien de temps.

Une émeute éclata soudain devant Ben lorsqu'une limousine aux vitres teintées renversa l'orgue de Barbarie du vieux Fred. Lui aussi tentait de se mettre à l'abri. Mais il n'avait pas renoncé à tirer son instrument, à sauver son compagnon de toujours. Il avait passé toute sa vie à le bichonner, à repeindre les trois petits singes qui ornaient ses côtés et à tourner avec fierté sa manivelle du matin jusqu'au soir. Détestées par les uns, adulées par les autres, ses mélodies avaient toujours entretenu la mémoire du pays. Il arrivait aux anciens de valser autour de lui les jours où la mélancolie prenait le pas sur la résignation. Parfois, ses adeptes se hasardaient encore à écouter les airs interdits, ceux qui leur procurèrent tant d'audace et de courage lors des grands soirs manqués et des révoltes avortées. Dans ces moments-là, les femmes sortaient un mouchoir et les hommes durcissaient leur visage pour masquer leur émotion. Quelques-uns, les plus téméraires, osaient murmurer les paroles des chansons prohibées en serrant

leurs enfants contre eux. Et quand la lumière bleue des gyrophares de police balayait la nuit, ils s'empressaient de se mettre à couvert. Alors aussi solidaires que par le passé, des hommes s'arrêtèrent dans leur fuite. Ils formèrent un cercle autour du vieil homme déconfit. Ben et plusieurs volontaires remirent la machine sur ses roues sous les injures des occupants de la voiture. Malgré l'envie d'en découdre, enfin, chacun retint sa rage en serrant les poings autant que les dents. Aucun d'entre eux ne trouva nécessaire de lui expliquer qu'il n'aurait bientôt plus besoin de sa boîte à ritournelles. Et qu'il pourrait s'enfuir bien plus vite sans elle. Tous savaient déjà ce qu'il aurait répondu en tournant sa manivelle, la tête haute et le regard fier. Oui, presque tout le monde.

Puis, avalé par la foule qui se remit en marche, il s'en alla avec les notes désuètes du vieux poète dans les oreilles. Les entendait-il vraiment dans le brouhaha ou les ressortait-il de sa mémoire pour se donner du courage ? Un peu plus loin, il écrasa des larmes sur sa joue tout en se frayant un passage dans une marée humaine devenue compacte. Tant bien que mal, il progressa en évitant les vieillards gauches, les infirmes et ceux que la terreur paralysait. Pour tous, la seule forme de solidarité encore possible consistait à avancer pour ne pas entraver la progression du plus grand nombre. À plusieurs reprises, il entendit son nom parmi les appels qui fusaient de toutes parts. Il crut même reconnaître l'accent de celui qui l'interpellait et il feignit de ne pas l'entendre. Seule la voix de Jessica aurait pu l'interrompre dans sa fuite. Mais il ignorait si elle était encore dans l'île depuis l'affaire de la bourgeoise au Bal-Populaire. Voire toujours en vie.

La bannière flottait dans le vent au sommet de son mât, au bout de la rue menant au port dans laquelle il s'engagea. Il ne lui restait plus que quelques dizaines de mètres à galérer avant de pouvoir souffler et récupérer des forces. Des coups de feu tirés des quais stoppèrent sa course. D'un même réflexe, la foule reflua dans sa direction en lui bouchant le passage. Avec la panique, il devint impossible d'aller plus loin. Ceux qui étaient parvenus jusque-là, au prix d'efforts parfois surhumains, tentèrent de rebrousser chemin. Les autres, tous ceux qui n'avaient rien entendu, continuèrent à affluer derrière en poussant. De nouvelles détonations résonnèrent entre les murs des ruelles de la vieille ville. Des balles sifflèrent au-dessus de leurs têtes. Les premiers exposés crièrent leur frayeur. Tandis que les suivants cherchèrent d'où provenaient ces tirs, surtout pourquoi. En fait, l'armée interdisait l'accès aux quais. Puis de fortes déflagrations ébranlèrent des bâtiments. Les vitrines des magasins et les fenêtres

des étages explosèrent de concert dans un énorme fracas. Il grimpa sur le toit d'une camionnette pour estimer ses chances de s'extirper du chaos. De là, il aperçut de nombreux corps étendus sur la chaussée et des militaires qui bouchaient la rue.

Coincé entre la sauvagerie et la meute qui s'agglutinait derrière lui, il sauta à l'intérieur du Grand-Magasin. Les sirènes d'alarme hurlaient à tous les niveaux. Il n'était pas le premier à y pénétrer dans l'obscurité. Plusieurs présentoirs avaient été renversés, saccagés. Un amas d'articles, de vêtements et autres mannequins désarticulés jonchaient les allées. Les émanations qui s'y engouffraient par toutes les ouvertures béantes rendaient l'air irrespirable. La fumée d'un incendie dans le rayon des tissus n'arrangeait pas la situation. En sautant par-dessus des comptoirs, en rampant sous d'autres, il parvint quand même à une issue qui débouchait dans la rue opposée. L'endroit se présenta tout aussi macabre, avec les soldats à une extrémité et la population hébétée à l'autre. Entre les deux, des blessés tentaient de se mettre à couvert en laissant des traînées de sang sur les pavés.

Au fil des minutes, le grondement qui précipitait la population vers la mer s'accompagna de secousses terrifiantes. Une étrange lumière jaunâtre se répandit dans le ciel devenu sombre. Et, alors qu'il tentait de reprendre ses esprits, adossé à un pilier, une balle vint se perdre dans le mur à côté de lui. Il réagit aussitôt en s'enfonçant un peu plus à l'intérieur du bâtiment. Il se répéta qu'il n'avait pas fait tous ces efforts pour finir ses jours entre des boîtes de chaussures, des robes du soir et des flacons de parfum. Que son existence ne pouvait tout de même pas s'achever ainsi, sans même avoir revu son frère. Il lui revint à l'esprit qu'il avait été embauché quelque temps dans les lieux. Il y avait déchargé des marchandises, un de ces petits boulots, acceptés faute de mieux. Les camions se présentaient au sous-sol en empruntant un passage aménagé sur les quais. Les réserves se trouvaient donc quelque part sous ses pieds. Malgré l'épaisse fumée, il trouva la porte, un accès verrouillé. Il en brisa la vitre avant de se retrouver dans l'arrière-magasin. Et, au bout d'un couloir, il aperçut l'escalier à peine éclairé par les lampes de secours. L'air y devint plus respirable. Il descendit en se laissant guider par la rampe. Il transpirait de tous les pores de sa peau. Son cœur semblait vouloir sortir de sa poitrine. En tâtonnant dans l'obscurité, il se heurta à un meuble métallique. À la lueur de son briquet, il reconnut les armoires du vestiaire du personnel. La zone de stockage n'était donc plus très loin. Il crut défaillir ensuite quand il sentit quelque chose qui devait être un rat lui passer

entre les jambes. De mémoire, pour accéder aux réserves, il devait traverser un rideau de bandes en caoutchouc. Il y parvint après s'être maintes fois cogné contre toutes sortes d'obstacles. Puis, il déboucha enfin dans l'entrepôt. Éreinté, il tituba vers un vasistas ouvert qui laissait pénétrer un peu d'air. Presque inconscient, il utilisa le peu de forces qui lui restaient pour riper une table contre le mur. Il monta dessus pour se hisser à la hauteur de l'ouverture. Et, quand il sentit que ses jambes renonçaient à le porter, il s'y allongea. Une nouvelle déflagration plus forte que les précédentes secoua tout le quartier. Une série d'éclairs illuminèrent l'intérieur des réserves. La table, les murs, le plafond, l'air, tout se mit à vibrer autour de lui. Et puis, soudain, plus rien. Il perdit connaissance.

2 – L'éruption

Le volcan Époura, qui donnait son nom à l'une des cinq îles de l'archipel, se manifestait depuis plusieurs jours. Une colonne de fumée commença à s'élever de son cratère endormi depuis si longtemps que nul ne se souvenait d'en avoir été témoin. Certains y avaient vu un signe divin, d'autres un présage ou la preuve de son bon état de santé. Malgré tout, en dépit des soucis du moment, la plupart des habitants ne le quittèrent plus des yeux dès l'apparition du premier panache. Il figurait la richesse de l'île, son fondement et le symbole d'une paix toujours possible. Au fil des générations, la vie s'était organisée sur ses flancs en exploitant de plus en plus les ressources de sa terre et de son sous-sol. La tradition le comparait à un grand fauve endormi qu'il valait mieux ne jamais réveiller au risque de s'exposer à sa colère.

Puis les émanations s'intensifièrent au fil des heures en devenant de plus en plus sombres et inquiétantes. Les tout derniers jours, des salves de débris incandescents s'en échappèrent. Quelques secousses, à peine perceptibles au début, s'amplifièrent en fréquence et en intensité. Dans le même temps, les nouvelles ajoutèrent une dose d'angoisse dans tous les esprits. Les volcans de la plupart des îles de l'archipel étaient aussi entrés en éruption. Ces annonces transformèrent le marasme en panique. Plus que la description lapidaire des drames qui se jouaient ailleurs, ils comprirent avec stupeur que leur propre sort pouvait dépendre de celui de leurs voisins.

La veille, la nuit tomba avec la pleine lune pour seul repère. Les gens